Roselyne KOREN, Ruth AMOSSY, éd(s), *Après Perelman :
quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?
L'argumentation dans les sciences du langage*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Sémantiques, 2002, 265 p.

Caroline Masseron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5924>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5924

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 459-463

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Caroline Masseron, « Roselyne KOREN, Ruth AMOSSY, éd(s), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ? L'argumentation dans les sciences du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5924> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5924>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Roselyne KOREN, Ruth AMOSSY, éds,
*Après Perelman : quelles politiques pour
les nouvelles rhétoriques ?
L'argumentation dans les sciences du
langage*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Sémantiques, 2002, 265 p.

Caroline Masseron

RÉFÉRENCE

Roselyne KOREN, Ruth AMOSSY, éds, *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ? L'argumentation dans les sciences du langage*. Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Sémantiques, 2002, 265 p.

- 1 Ce volume, fruit d'une collaboration entre les universités de Tel Aviv (Roselyne Koren, Ruth Amossy), Lyon (Christian Plantin, Catherine Kerbrat-Orecchioni), Lausanne (Jean-Michel Adam) et Bruxelles (Marc Dominicy, Emmanuelle Danblon) et qui est issu du séminaire qui s'est tenu à Tel Aviv, pendant plusieurs années, présente un enjeu épistémologique fort ; il s'agit de réunir les sciences du langage et les sciences sociales, sous l'égide de la nouvelle rhétorique telle qu'elle a été initiée, dès 1958, par l'ouvrage de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, et de procéder à une relecture orientée des grands textes de Chaïm Perelman, dans le but d'ouvrir à nouveau le champ des analyses de discours et de définir « un type de compétence linguistique le plus souvent négligé : la compétence rhétorique » (p. 11). Cette dimension épistémologique, sensible au pluriel des termes réunis par le titre – « rhétoriques » et « politiques » –, s'analyse comme une pluralité, revendiquée, de sources disciplinaires. Quant au mot « politiques » du titre, associé à « rhétoriques », on

l'interprètera comme un rappel de l'ancrage social qui caractérise autant les discours analysés que les sciences qui cherchent à en décrire l'organisation, les fonctions et la langue. En ce sens, toutes les contributions affichent une visée métacritique fortement marquée. Un point de vue aussi fédérateur et engagé est stimulant : il retient d'autant mieux l'attention qu'il est servi par des auteurs qu'on ne saurait soupçonner d'esprit de chapelle, étroit et monodisciplinaire. Tous, à des degrés divers, ont œuvré à l'extension de leur champ de recherche, à des collaborations avec les disciplines proches et à la construction de ces « nouvelles rhétoriques », qu'il s'agisse de la pragmatique (interactions verbales), de la sémiotique (linguistique textuelle), de la logique naturelle (critique des paralogismes), ou de la sémantique (construction des valeurs et du sens dans un discours donné), ici sollicitées, confrontées, avec l'intention avouée, de la part des auteurs, de resocialiser (rhétoriser) les sciences du langage. Outre ces interrogations disciplinaires, qui se traduisent par la recherche des filiations et concordances théoriques, des applications et des notions qui leur sont associées (Jean-Michel Adam, Ruth Amossy, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Emmanelle Danblon), le projet épistémologique est confirmé par les tentatives de reconfiguration du champ, entendue comme le renouvellement des objets (Roselyne Koren, Georges-Élia Sarfati), celui des corpus (Christian Plantin) ou, surtout, celui des analyses (Marc Dominicy).

- 2 Le volume s'ouvre sur un historique des publications qui ont traité de l'argumentation, ces trente dernières années : ce qui permet, d'entrée, un débat épistémologique sur les changements de paradigme des sciences du langage (des figures structurales à l'analyse de discours). Jean-Michel Adam se charge de ce qu'il nomme lui-même cet « aide-mémoire ». Il y examine les liens entre la rhétorique et les sciences du langage de la francophonie européenne qui relèvent, selon lui, d'un renversement de perspective conduisant de « la grammaticalisation de la rhétorique » à « la rhétorisation de la linguistique ». L'intégration à la matière grammaticale de la rhétorique – « restreinte », entendue comme un répertoire de figures –, est initiée par Dumarsais et Fontanier et se poursuit à l'époque contemporaine (Jakobson, le groupe Mu). La grammaticalisation de la rhétorique rejoint la conception (structuraliste) des années 70, rejetant la stylistique et le « hors texte », ce qui revient à désocialiser les usages figurés de la langue. Le changement de paradigme (« la rhétorisation de la linguistique ») renoue avec la triade *logos* (lieu), *pathos* (passion), *ethos* (mœurs), et aboutit à une analyse intégrée des productions verbales, des figures de discours, de leur ancrage et de leur visée argumentative. La rhétorique devient (redevient) « science du discours ».
- 3 De paradigme scientifique, il est aussi question dans la contribution de Ruth Amossy. À la différence de Jean-Michel Adam, l'auteur est en quête de filiation (en synchronie) plutôt que de rupture épistémologique (en diachronie). Examinant les relations entre « Nouvelle rhétorique et linguistique du discours », Ruth Amossy inventorie – dans le champ de l'énonciation et de la pragmatique – les notions qui sont à même de signaler ces traces de « fécondation mutuelle » entre nouvelle rhétorique et linguistique (pragmatique). En effet, il suffit de considérer l'importance accordée par Chaïm Perelman à la composante « interaction » du discours argumentatif (l'orateur et son auditoire, les constructions respectives d'image et d'attente, etc.), ainsi qu'à ses constituants topiques, pour apprécier la proximité des théories de ce dernier sur l'argumentation avec celles issues de la linguistique énonciative. Ainsi, Ruth Amossy décline-t-elle une série de sous-thèmes ayant trait à l'argumentation conçue comme un « échange » (dialogisme), focalisant son attention sur les figures du locuteur

(subjectivité, *ethos*), et de l'allocutaire (typologie des auditoires, indices d'allocution), pour revenir, par ce biais, à l'idée du fondement topique commun qui initie la possibilité même de l'échange discursif.

- 4 Un cadrage identique (dialogalité) spécifie la contribution de Christian Plantin (« Analyse et critique du discours argumentatif »). S'appuyant sur la méthodologie actantielle et interactive (question problématisante, proposant, opposant, tiers), l'auteur s'interroge sur l'analyse critique du discours argumentatif ; « critique » est à prendre dans son double sens de « validité contestée » (le « discours contre », invalidant ou réfutant) et de « métadiscours », tenu par l'analyste, le second se montrant inapte à décrire le premier, s'il adopte une posture atomiste ou externe. Le contributeur discute tout d'abord la théorie des paralogismes dont il conteste qu'elle fasse abstraction de la matière langagière pour s'exercer. Or, selon lui, l'argumentation est, par essence, dialogale (verbale et dialectique). Par conséquent, l'analyse critique de l'argumentation, pour préserver la complexité de son noyau problématisant, doit intégrer les concepts de cadre participatif et de position issus de la pragmatique (Goffman).
- 5 L'article de Catherine Kerbrat-Orecchioni illustre une filiation comparable, fondée sur les enjeux du dialogisme. L'auteur établit un certain nombre de convergences et de ruptures entre la nouvelle rhétorique et la pragmatique interactionniste, sur la base d'une opposition entre rhétorique figurale (« l'axe Dumarsais-Fontanier ») et rhétorique argumentative (« l'axe Aristote-Perelman »). Les convergences et les divergences entre rhétorique et pragmatique sont développées à partir des figures de la politesse et de la construction de l'*ethos*. Concernant la politesse, Catherine Kerbrat-Orecchioni montre combien l'analyse gagne à faire se compléter la théorie goffmanienne des faces, et le recensement des tropes, de même qu'à traiter en continu – et non plus sur le mode d'une rupture – les visées esthétiques des figures de la rhétorique classique et les buts plus pragmatiques des théories interactionnistes. Quant à l'*ethos*, il a son corrélat pragmatique dans « la présentation de soi ». Pour Catherine Kerbrat-Orecchioni, l'*ethos* rhétorique relève d'une construction dialogique et monologale, tandis que le concept pragmatique, d'une construction interactive (dialogale et dialogique) où « l'identité de chacun se compose en composant avec autrui » (p. 187). La « négociation » s'entend comme cette co-construction. Renouant avec le genre judiciaire de la tradition rhétorique, la contribution d'Emmanuelle Danblon (« Éthique et rhétorique : entre les faits et les normes ») aborde le raisonnement judiciaire en s'efforçant de distinguer le fait jugé des normes qualifiantes. L'auteur adopte la chronologie d'un jugement : le fait à établir, la norme convoquée, l'acte de la sentence, et la sanction.
- 6 Partant de l'idée que le raisonnement judiciaire doit établir la vérité du fait jugé et le qualifier en un délit, l'article discute principalement de deux questions : « le fait », objet de la procédure, et la norme judiciaire qui en constitue la qualification – tout le problème étant dans la ligne de partage entre fait et norme. La qualification judiciaire d'un fait brut revient à déterminer son caractère d'injustice qui « réside à la fois dans le critère de l'intention de l'agent et dans celui de la violation de la loi » et, d'autre part, en l'application d'une loi générale à un cas particulier. Des contradictions partielles entre les normes et les faits, naît le problème de leur « vérité » respective. L'universalité discutable des normes, le rapport de l'individu jugé à la collectivité qui le juge, et la caractérisation institutionnelle du fait judiciaire (sa force illocutoire et son

statut de conclusion) sont autant d'aspects qui témoignent de la complexité paradoxale du raisonnement judiciaire qui a la double mission de décrire et d'évaluer le fait, et, ce faisant, d'« instituer » la vérité (Searle). Pour finir, la sanction relève du principe universel selon lequel toute faute mérite sanction. Pour autant, des désaccords surgissent quant à savoir si la sanction opère comme réparation du délit (l'agent), ou bien comme punition symbolique (la société).

- 7 La contribution de Georges-Élia Sarfati présente les « Aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de la doxa ». Le travail conceptuel n'est pas facile à mener dans le cadre d'une théorie linguistique, dans la mesure où il renvoie à de l'hétérogénéité constitutive (les opinions, leurs auteurs et les contextes socio-historiques de leur production), à du non dit (les implicites, les *topoi*), et à des enjeux de valeur, fort complexes à démêler et inégalement importants (certaines valeurs conjoncturelles ou accidentelles, d'autres beaucoup plus fondamentales, voire universelles). Autant de traits qui, à première vue, sont plus compatibles avec la philosophie, la sociologie ou l'anthropologie qu'avec le projet d'en édifier une théorie « linguistique ». La gageure – novatrice et expérimentale dans le champ retenu –, mérite donc toute notre attention. Après avoir pris soin de resituer son objet dans la lignée de la rhétorique (Aristote, Perelman), de la linguistique des *topoi* (Anscombe et Ducrot), de la philosophie analytique du langage ordinaire (Austin), de la sociologie (Durkheim, Pareto) et de l'anthropologie culturelle (Eliade), Georges-Élia Sarfati fixe les conditions théoriques, méthodologiques et conceptuelles, d'une analyse linguistique de la doxa. La « qualification théorique de l'objet-sens commun » nécessite une approche par « niveaux d'analyse », en même temps qu'une réflexion sur la compétence topique des sujets. D'un point de vue méthodologique et terminologique, l'auteur inscrit sa « théorie sémantique des normes doxales », dans un rapport homologique avec les études linguistiques du sens du système (la « doxologie » et les « doxèmes »). L'appareil conceptuel (la « pragmatique topique ») s'appuie sur trois notions centrales, l'*a priori* doxal, la compétence topique et la situation langagière. Un tel programme dépasse les limites d'un article, et c'est sans doute ce qui le prive de toute application concrète, au profit des ajustements définitoires qui s'efforcent de localiser les ruptures du nouveau paradigme en linguistique et dans les disciplines connexes.
- 8 Non moins novateur, l'article de Roselyne Koren, « La "nouvelle rhétorique" : "technique" et/ou "éthique" du discours : le cas de "l'engagement" du chercheur », s'emploie à démythifier l'objectivité ou la neutralité toujours rationnelle du chercheur – ici, l'analyste du discours, ou l'interprète – et la transparence d'un commentaire descriptif qui viserait moins un contenu de discours qu'une forme langagière en tant que telle. Roselyne Koren recourt à la rhétorique de Chaïm Perelman pour suivre les traces d'un discours idéologique, c'est-à-dire socialement et éthiquement construit, partial. Le concept d'*ethos*, en tant que catégorie méthodologique, se voit encore une fois convoqué, afin de sortir l'analyse du discours d'une conception techniciste et de restituer au discours ses enjeux éthiques et cognitifs. Il s'agit de comprendre comment se manifeste l'*ethos* du chercheur, à travers un parcours discursif fait de délibération et de négociation avec un contre discours toujours implicite. L'hypothèse explicative de l'auteur concernant cet *a priori* scientifique de neutralité est que, dans la doxa des analystes du discours, la démonstration est supérieure à l'argumentation, ce qui a pour conséquence de réifier le *logos* et de taire tout énoncé d'évaluation axiologique, celui-là même que le chercheur sait repérer chez ses pairs.

- 9 Enfin, l'ambition épistémologique du volume est remarquable dans l'article de Marc Dominicy, « La dimension sémantique du discours argumentatif : le travail sur les notions ». Par « travail sur les notions », il faut entendre les méta-catégories et les opérations de catégorisation (descriptives ou qualifiantes, intégratives ou dissociatives), les unes et les autres étant discutables quand elles servent les argumentations en langue naturelle et le vraisemblable d'une conclusion. C'est pourquoi l'auteur installe le débat à partir de la logique du vague ou de l'« indécision » : l'application d'un prédicat en langue naturelle peut ainsi retrouver ses propriétés, celles de n'être ni vrai ni faux (« indécis ») sans être incohérent, ou d'être tantôt vrai, tantôt faux (« vague »), selon la perspective du locuteur, sans être pour autant contradictoire. Marc Dominicy souligne que les notions de l'expérience empirique sont susceptibles de porosité, autrement dit d'incomplétude ou d'indécision, faute de connaître exhaustivement tous les contextes possibles où elles sont susceptibles de survenir. C'est dans ce traitement rhétorique de l'indécision que l'auteur situe, chez Chaïm Perelman, la dimension sémantique de l'argumentation qui s'appuie sur un principe de « dissociation », appliquée à des binômes notionnels. Le couple fondateur de toute dissociation est celui des notions d'apparence et de réalité, cette dernière représentant le terme supérieur du binôme. Mais surtout « la dissociation permet de « mieux saisir le fonctionnement [...] des classifications triadiques [...]. Par exemple, au sein de la triade “ignorance – opinion vraie – savoir”, l'opinion vraie offre, au regard de la vie pratique, l'apparence du savoir ». Cette triade « se laisse générer à partir d'une dichotomie initiale entre l'ignorance et le “croire/savoir vrai”, où le second terme subit une dissociation dégageant le réel (le savoir) de l'apparent (l'opinion vraie) » (p. 136). On revient ainsi au raisonnement dialectique.
- 10 Le recueil présenté édifie donc, en un champ constitutif des sciences du langage, « une pragmatique des valeurs » dont l'enjeu politique des nouveaux objets (*ethos*, *doxa*) est crucial. Chaque contribution rappelle qu'une rhétorique qui se prive du micro-langagier ne vaut guère mieux qu'une linguistique qui se détourne des formations discursives. On ne peut que souhaiter que les concepts en question soient confrontés aux genres argumentatifs des discours sociaux (historiographiques, juridiques, politiques, etc.). N'est-ce pas Chaïm Perelman qui, étudiant les discours juridiques et philosophiques, avait ouvert à nouveau la voie ?

INDEX

oeuvre citée Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?

L'argumentation dans les sciences du langage – (Roselyne Koren et Ruth Amossy, 2002)

AUTEURS

CAROLINE MASSERON

CÉLTED, université de Metz